

Carmen s'en alla errer dans les endroits solitaires et "se préparer."

José n'osait ni remonter chez lui, ni rester nulle part. Pour se l'attacher, il venait de proposer au naturaliste une partie de billard, mais celui-ci l'avait refusée. Il s'était alors rabattu vers Hortense, pour causer un peu, et sous prétexte de lettres à écrire, la jeune veuve s'en était débarrassée par une profonde révérence.

Tout à coup, en s'aventurant avec précaution dans la galerie dont on se rappelle que Philippe avait fait son atelier provisoire, M. Sandalem poussa un cri d'effroi, et prit la fuite.

Mademoiselle d'Alméida revenait mélancoliquement de sa chasse à l'ombre. Hélas ! pas le moindre esprit, pas d'âme errante, pas de fantôme. Elle marchait d'un pas fatal et lugubre comme la triste Aricie lorsqu'elle redemandait Hippolyte aux échos de Trézène.

Dans la rapidité de sa course, José faillit renverser la jeune fille.

—Venez, mademoiselle, venez, s'écria l'Espagnol avec cette espèce d'autorité que donne la peur.

Et il l'entraîna jusqu'à la galerie, devant son portrait.

Carmen étonnée regardait tour à tour le jeune homme et le portrait.

—Vous ne voyez donc pas, mademoiselle, ces deux mains... Hier encore, il n'y en avait qu'une.

—Peut-être bien... Etes-vous sûr ?

—Tellement sûr que, en passant ici et en contemplant cette toile, je me suis dit : " Quel dommage que le peintre soit mort avant d'avoir achevé ces mains ! "

—C'est là le seul regret que vous avez donné à M. de Lucenay ?

—Celui-là et d'autres... Car, s'il vivait encore, je suppose que ses mânes me laisseraient tranquille.

—Mais attendez, reprit Carmen au comble de l'étonnement ; le visage aussi, les cheveux, la robe, tout cela est bien plus achevé que nous l'avions laissé à la première séance.

Philippe s'était fait clandestinement apporter par Cora le portrait en question, et, grâce à une photographie de Carmen trouvée dans la maisonnette, il avait promptement ajouté quelques coups de brosse.

Toutefois, au diapason où se trouvait déjà la superstitieuse créole, son exaltation et sa foi au merveilleux ne pouvaient que s'en augmenter.

Charles Aubry lisait, en latin, dans un coin du salon, la *Philosophia botanica* de Linnée.

—Pensez vous que les esprits puissent peindre ? lui demanda Carmen.

—Je ne sais pas trop, mademoiselle, répondit le naturaliste ; il faut demander cela au mohane. A la bonne heure, voilà un vrai savant qui sait tout... et même autre chose.

Pour se rapprocher le plus elle-même de l'immatérialité des esprits et se rendre digne d'entrer en communication avec eux, mademoiselle d'Alméida avait déclaré, selon les prescriptions du mohane, qu'elle ne prendrait plus aucune nourriture.

—Ce serait, disait-elle, le jugement de Dieu ; si Philippe se manifestait à elle d'une façon quelconque, c'est qu'il lui aurait pardonné, et alors elle vivrait pour se consacrer au culte du souvenir. Dans le cas contraire, l'expiation lui était toute tracée : elle n'attenterait pas à ses jours, mais elle se laisserait mourir de faim.

La situation devenait grave, si grave même qu'il était impossible pour de simples esprits, sains et vivant comme Hortense et Charles, de la tolérer plus longtemps.

Dans la matinée du jour suivant, madame Salcédó fit remettre à son frère, par l'intermédiaire de Cora, le billet que voici :

" Cher insensé,

" Sous le prétexte de corriger de quelques légers travers la future compagne de ta vie, tu es en train de la rendre folle. Le remède est pire que le mal.

" Ton ami Charles commence à craindre que tu ne deviennes quo toi-même : nous différons d'opinion, en ce que, selon moi, tu le serais depuis longtemps.

" Arrange-toi comme tu l'entendras, mais pour le cas où tu serais toujours mort, je te ressusciterai ce soir à neuf heures précises. H..."